

JOSÉ CABANIS
de l'Académie française

**MAURIAC,
LE ROMAN
ET DIEU**

nrf

GALLIMARD

À Alain Lanavère

Le père Doncoeur, jésuite, écrivait à Mauriac après les désastres de 40 qu'il en était responsable, et de la démoralisation de la jeunesse. Il le citait au Tribunal de Dieu. C'est dire, pourrait-on croire, l'influence, en ces temps anciens, de la littérature.

Il faut nous résigner à ne plus démoraliser personne, le diable a d'autres moyens, autrement efficaces, et *Le Désert de l'amour* aurait sa place aujourd'hui dans la Bibliothèque des Mères de famille. Mauriac avait connu ces bons collègues où, entre les deux guerres encore, la détention de *Nat Pincarton* était punie de renvoi. Il lui en était resté de graves scrupules. Son ami Charles Du Bos écrivit en 1933 un *François Mauriac et le problème du romancier catholique*, qui aurait pu le rassurer.

La pureté de l'œuvre d'un romancier catholique, disait Du Bos, dépend de la pureté de sa vie ; or

Mauriac, à la fin des années 20, s'était « converti ». Nous avons donc eu la joie de lire des romans irréprochables : *Le Nœud de vipères* faisait penser à Rembrandt et au *Bon Samaritain* ; le prochain, peut-être, mettrait sous nos yeux les Pèlerins d'Emmaüs.

Ce n'était pas si simple que le pensait le bienveillant Du Bos. Ecrire un roman, Mauriac en était persuadé, c'était mettre à nu les passions humaines, nourrir son œuvre du péché, et chez les lecteurs jusque-là fidèles à leur foi, jeter le trouble et faire naître la tentation. Encore en 1939, se parlant à lui-même, il notait : « Tu crains que ton œuvre n'empoisonne les cœurs. » A l'époque lointaine où il publiait *La Chair et le sang*, Edmond Jaloux lui disait en riant : « Rassurez-vous, vous ne troublez jamais personne. » Il n'avait pas dû non plus prendre cela pour un compliment.

Jadis Nicole avait écrit : « Un faiseur de romans et un poète de théâtre est un empoisonneur public, non des corps, mais des âmes des fidèles », et doit se tenir pour « coupable d'une infinité d'homicides spirituels ». A cette accusation, Racine avait répondu avec violence, pour ensuite demander pardon à ses maîtres de Port-Royal. Ce débat, trois siècles plus tard, fut longtemps celui de Mauriac. La critique cléricale, qui n'avait pas encore mis tant d'eau dans son vin, avait à cœur de ne pas le lui faire oublier.

Réflexion de Mauriac : « Le monde catholique. Ces gens qui nous aboient aux chausses. » A propos des livres recommandés ou proscrits par l'abbé Bethléem, il répondait : « Une falsification du réel, une peinture menteuse de l'homme est mauvaise absolument et ne profite qu'au démon de la Niaiserie. » Il existait des sujets réservés. Le 1^{er} mars 1930, Jean Prévost écrivait dans la *NRF* : « Il est scandaleux, aux yeux des chrétiens, de peindre le monde tel qu'il est aux yeux des chrétiens. Il n'y a que péché dans le monde selon l'Eglise et selon Mauriac... Seuls les clercs auraient le droit d'en écrire, et en latin. » Mauriac ne pouvait ni s'interdire de tels sujets, ni s'absoudre de s'y complaire.

Observons tout de suite que cette réprobation ne portait que sur la peinture des « passions criminelles », inutile de préciser lesquelles. Pas question d'autres fautes dont la morale chrétienne devrait avoir également horreur : égoïsme, avarice, cruauté, mépris ou jalousie d'autrui, colère, duplicité, rancune, dureté du cœur, et tant d'autres. On aurait beau jeu de dire que c'était réduire les préceptes évangéliques à un seul domaine, dont rien ne prouve qu'il soit essentiel et sur lequel l'Évangile est peu bavard. A condition qu'on soit prude et chaste, indulgence assurée pour tout le reste. « Ces gens-là, dira Mauriac à un moment de moindre soumission à

l'Église, se permettent tout ce dont ils ne se croient pas obligés de se confesser. »

N'oublions pas qu'il s'agit ici de livres et de spectacles. Il faut convenir qu'un avare, un fourbe ou un méchant, sur une scène ou dans un roman, ne présente aucun péril pour les âmes. L'usurier, le despote, le menteur, le tortionnaire, sont hués par le public. Il est douteux que le vieillard du *Nœud de vipères* ait fait des adeptes, il fait horreur. Tandis qu'après un épisode un peu leste, adroitement troussé, ce n'est pas à l'église la plus proche qu'on sera tenté de courir. Le sévère Nicole n'était donc pas si mauvais juge.

François Mauriac, il l'a répété maintes fois, avait eu une éducation d'inspiration janséniste. Il approchait de 70 ans, qu'il affirmait encore : « Le péché de chair démasque toujours chez les êtres d'autres abîmes plus secrets et qu'ils ne connaissent pas. » Une justification était cependant à portée de sa main qu'aurait pu inspirer, d'un peu loin, Saint Augustin : parler des humains avec vérité n'était rien d'autre que montrer les traces profondes et indélébiles de la faute originelle. Aussitôt commise, « ils virent qu'ils étaient nus », signe qui ne trompe pas. Sans doute l'homme est-il sauvé, s'il obéit aux injonctions de la Grâce, mais montrer dans ses romans « les divers mouvements de la nature et de la Grâce », formule

même de *L'Imitation*, c'est évoquer avec exactitude le drame du salut, ne pas dissimuler que cette nature reste blessée et pécheresse, et mettre à nu ce que nos premiers parents, dit-on, se hâtèrent de couvrir de la feuille du figuier. L'homme est coupable, et toute culpabilité vient de là, sourd têt ou tard de cette source empoisonnée.

Dans le théâtre de Mauriac et pour tous ceux qu'il y met en scène, « faire le mal » signifie toujours coucher avec quelqu'un. Quant à ses romans, dit-il, « grâce à un certain don d'atmosphère, j'essaye de rendre sensible, tangible, odorant, l'univers catholique du mal ».

Rien de plus orthodoxe, et pourtant le malaise persistait. Etrange entreprise que de faire son pain quotidien du mal, fût-ce dans un accompagnement religieux. Etait-ce pour en venir là qu'on avait été un enfant pieux, un adolescent préservé? Sincère, et rompu à l'examen de conscience, comment s'en sortir?

Autre manière de voir : si Mauriac fut plutôt une victime, « victime d'une éducation religieuse », selon le mot de Sartre, s'en est-il tiré? Comme ce fut un peu mon cas, dans une très humble mesure, c'est ce dont j'ai été curieux.

JOSÉ CABANIS

Mauriac, le roman et Dieu

Le roman catholique n'est plus. Il a vécu environ cent ans, et aux alentours des années trente donnait ses plus beaux fruits, un public considérable assurant son succès. Les malintentionnés s'interrogeaient donc sur la sincérité de certains romanciers catholiques.

S'ils ont disparu, est-ce faute de public, et celui-ci s'est-il égaillé le premier ? Ou bien est-ce à défaut de romanciers catholiques que les lecteurs se sont tournés vers d'autres, moins édifiants ? Un changement s'est produit là, qu'on a peu étudié, mais il est un fait que l'étiquette longtemps glorieuse de *grand romancier catholique* ne se porte plus.

Nul ne l'a davantage portée et méritée que François Mauriac. À le fréquenter assidûment, on se demande s'il ne l'a pas portée comme une croix. Dans nombre de ses romans, Dieu même parle à ses créatures et ne peut qu'avoir le dernier mot : ils finissent donc trop bien. De ceux qui sont ses chefs-d'œuvre, Dieu est absent. Cela donne à penser.

Sans doute Dieu n'est-il pas romanesque. On ne le met pas en scène impunément. Le Diable, oui, disponible pour tous les rôles. Bernanos a suggéré peut-être comment pourrait se survivre le roman catholique : ne passant pas pour tel, et sentant fortement le fagot.

J. C.



9 782070 723218



91-V A 72 321 ISBN 2-07-072321-6

82 FF tc